

essentiels, devient plus personnelle. L'A. tente en effet de présenter les grands axes de la pensée de Prodicos : études linguistiques (correction des mots, synonymes, étymologie...) ; cosmologie et religion (*likely an atheist generally*, p. XVII : les dieux sont des projections de l'homme) ; éthique (bien que sophiste, Prodicos n'était pas amoral). Cette première édition séparée de Prodicos est opportune, quand bien même elle se fonde sur quelques prises de position personnelles. – B. STENUIT.

*Apollodore de Pergame. Théodore de Gadara.* Fragments et témoignages. Texte établi, traduit et commenté par Frédérique WOERTHER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2013, 12.5 x 19, XLVII + 186 p. en partie doubles, br. EUR 39, ISBN 978-2-251-00577-5.

Connus par quelques dizaines de témoignages et quelques citations, ces deux rhéteurs grecs furent présentés comme des rivaux, bien qu'ils ne fussent pas contemporains. Apollodore de Pergame (env. 120-40) fut le maître du futur Auguste et Théodore de Gadara (né à la fin des années 70 av. J.-C.), celui du futur Tibère. L'A. insiste à juste titre sur les nombreuses *tekhnai* perdues, ces manuels de rhétorique qui, d'après les fragments qui nous en sont parvenus, renouvelaient volontiers l'enseignement classique par l'insistance sur tel ou tel procédé, par des changements dans les classifications. Plutôt que d'être braquée sur la rivalité supposée de nos deux rhéteurs, l'A. tâche de percevoir plus précisément les débats de leur temps. Le commentaire (p. 51-137) va dans ce sens, placé après le texte et les notes complémentaires ; ces dernières identifient les personnes citées (avec un utile index final), précisent les notions et le vocabulaire technique (index des termes grecs et latins) ; c'est là tout bénéfice pour la traduction, minutieuse. L'ensemble devrait donner à ces lambeaux un certain intérêt. — Sans séparation en deux groupes, témoignages et fragments sont présentés dans un ordre thématique ; l'A. a recouru à diverses éditions critiques, dûment nommées, avec quelques vérifications des mss. L'apparat critique ne révèle pas d'interventions personnelles, sinon dans le choix entre diverses leçons et conjectures (choix très rarement expliqué dans le commentaire, sauf p. 33, n. 5). – B. STENUIT.

*Publilius Syrus.* Sentences. Introduction, traduction et notes par Guillaume FLAMERIE DE LACHAPPELLE (Collection Fragments), Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 13.5 x 21, XLIII + 158 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-74212-0.

L'introduction rassemble les très rares données biographiques, avant de présenter le mime à Rome, genre polymorphe, mal aimé de la philologie et que l'A., dans le sillage de C. Panayotakis (1995 et s.), cherche à réhabiliter (p. XXVIII, n. 110) ; il y est poussé par une sorte de goût atavique pour les proverbes (voir la dédicace). Les *Sentences* de Publilius Syrus comptent environ sept cent trente aphorismes, classés par ordre alphabétique de l'initiale du premier mot. Nous ignorons à quel mime chacun appartient. Le recueil, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, connut des ajouts, parfois très généreux, d'où des problèmes d'authentification. « Pour l'essentiel » de l'établissement du texte, l'A. a comme référence l'édition Meyer (1880), à laquelle s'ajoutent de nombreux autres travaux. J'ai relevé deux corrections personnelles : *semper* (*se ipsum* Meyer, *semet* codd.) en A49 et *iratae* ou *infirmae* en note pour I62. Les autres interventions sont des choix parmi la tradition et les corrections. Ainsi, C19 adopte la conjecture de Ribbeck *contemni est <sapienti> grauius quam stultitiae percui*, sans remarquer le parallélisme boiteux *sapientii - stultitiae*. F16 : conjecture *uix (unquam)* de Spengel, ingénieuse, mais *non* Friedrich est sans doute paléographiquement plus défendable. Même chose pour N25. Par contre, N35 : *perpes* Gruter au lieu de *perpetua* codd. est

acceptable, *perpetua* devant être, selon nous, une glose substituée. Le texte des *Sentences* est souvent corrigé, conséquence de son état assez défectueux et reflet de l'hypercritique de XIX<sup>e</sup> siècle. Les notes signalent honnêtement ces difficultés, dans les limites de la collection Fragments, dépourvue d'apparat critique ; la tradition ms. n'apparaît dès lors pas toujours clairement (exemple n. 489). La n. 528 aurait dû préciser que la fin du vers est amétrique ; la correction de S9, elle, a une raison métrique. V7 et n. 705 : « texte très incertain » : en quoi ? La traduction est fidèle et aisée. Pour G10, l'A. donne en note une autre traduction ... qui a le même sens. P19 : *Probe delicta deteras, cum negligas*. « Eh bien, ce n'est pas en cachant les fautes qu'on les atténue. » L'A. est insatisfait (n. 516), le lecteur aussi, qui comprendra en consultant le tableau, en fin de volume, des variations avec l'édition Meyer ; on lit en effet, précédé d'une crux : *probe delicta cum legas deteras*. Les notes sont utiles, mais elles ne remplaceront jamais un appareil critique. Ces notes fournissent aussi de nombreux textes parallèles et posent des problèmes d'herméneutique. Voilà une édition capable d'intéresser avec discernement à un auteur oublié. – B. STENUIT.

Alessandro GARCEA, *Caesar's De Analogia. Edition, Translation and Commentary*, Oxford, University Press, 2012, 22.5 x 15, XIII + 303 p., rel. £ 70, ISBN 978-0-19-960397-8.

Trente-cinq fragments et cinq *testimonia* sont tout ce qui nous est parvenu d'un traité grammatical qui fut influent et dont la (trop) longue introduction, ici, cerne bien les enjeux : contexte intellectuel et politique de la République tardive, rôle d'un latin standardisé dans l'extension méditerranéenne du monde romain, promotion des élites locales. César, stratège hors pair, est un grammairien averti ; contre Cicéron (*De oratore*, novembre 55), il compose le *De analogia*, sans doute au printemps 54. Cicéron opte pour le purisme, le style *ornatus* ; c'est le camp des anomalistes. César, figure des analogistes, promeut une langue accessible à la plèbe romaine, mais correcte : l'*elegantia* ; il adapte le *De rhetorica* de Philodème de Gadara : un « langage naturellement beau » (φ[υ]σικῶς καλ[ὸ]ς λόγος, *P.Herc.* 1423, cité p. 124, n. 1). L'édition critique du *De analogia* adopte un classement thématique (comme Lersch, 1838), qui dut être celui de César (sommairement, orthographe, puis morphologie). La typographie variable distingue présentation de la citation par un auteur ancien, citation elle-même (supposée), textes parallèles : un peu compliqué, mais le lecteur s'y habitue. L'apparat critique inclut les corrections des éditeurs ; l'A. corrige peu : j'ai relevé F 14, 2 (Charisius, p. 156 Barwick) : *sci <ui> isse* au lieu de *scisse*, car « *a sciscendo* ». Le commentaire, généreux, replace les fragments dans la tradition grammaticale. L'A. apporte des lumières sur la grammaire latine telle qu'on la concevait à l'époque classique ; si l'on excepte Varron, elle est en effet peu explorée. – B. STENUIT.

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Papyri Vergilianae. L'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I – VI d.C.)* (Papyrologica Leodiensia), Liège, Presses universitaires, 2013, 33 x 23.5, 339 p. + 8 pl., ISBN 978-2-87562-014-9.

Trente-cinq fragments sur papyrus, parchemins, tablettes sont édités. S'étalant du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., ils ont des provenances diverses (Égypte, Palestine, Syrie, Vindolanda au S. du Mur d'Hadrien), montrent la diffusion de la latinité, y compris auprès d'hellénophones, la façon dont Virgile était lu (les quelques notes marginales examinées dans la quatrième partie) ; enfin, ils alimentent le débat, célèbre depuis Pasquali, sur l'histoire de la tradition et la critique des textes. L'A., qui publie depuis 2008 sur le sujet, s'est surtout occupée des problèmes très complexes de déchiffrement et de restitution. La lecture autoptique est jugée indispensable ; les fibres de papyrus, par exemple, portent des ombres que la reproduction numérique fera prendre pour un